



La matrice et l'intrus

Giuliana Galli Carminati¹ et Federico Carminati²

N° 16, 18 mai 2019

Nous tous avons été l'intrus qu'une matrice d'abord maternelle, ensuite familiale, et pour finir sociale a su accueillir, tant bien que mal, à partir de certaines conditions.

Les rôles – nous utilisons ce terme même s'il ne donne pas l'idée de l'incarnation de la nature d'intrus ou de matrice dans notre chaire et notre âme – disons que les rôles d'intrus et de matrice s'alternent selon les situations et les moments successifs de notre vie : nous sommes, d'abord, l'intrus dans la matrice-utérus de notre mère et dans la matrice familiale du couple qui vient de nous concevoir, ensuite nous devenons matrice et ainsi de suite au cours de l'existence. Et parfois nous sommes la matrice et l'intrus en même temps.

Cette réflexion autour des alternances entre intrus et matrice nous a amenés à voir ici un archétype, donc de nature double, qui est constitué de deux polarités opposées mais indissolubles, comme nous avons la nature masculine-féminine du Rebis, le Senex-Puer, le Vieux Sage-Vieux Singe, la Mère-Mort etc. C'est cela l'archétype qui se « constelle » toutes les fois que nous activons le concept de contenant-contenu, protecteur-protégé, envahisseur-hôtesse. C'est, au fond, parallèle à l'archétype masculin (l'intrus) et féminin (le contenant), ou Ch'ien, le créatif et K'un le réceptif dans le Y-Ching.

Même si l'amour maternel est souvent présenté – voire idéalisé – comme inconditionnel, les chemins complexes de la maternité ne font pas arriver à la vie un assez grand nombre d'individus que la nature ou la culture élimine avec des interruptions de grossesse involontaires, accidentelles ou volontaire. La mère est aussi, parfois, l'avorteuse et l'intrus termine très rapidement son voyage dans l'existence. À strictement parler, il n'y a presque rien d'inconditionnel dans la posture maternelle.

La situation de l'intrus en question, nous-même tout petit, n'est donc pas si rassurante car si cette matrice-là ne veut pas de nous, c'est terminé.

Un peu plus rassurante est la situation neuf mois plus tard. car si jusque-là on est arrivé, il y a une chance assez importante pour que la matrice maternelle veuille bien nous accueillir comme bébé, peut-être pas tout à fait désiré ou décidé au début, mais maintenant avec un poids et une présence physique, émotionnelle et contractuelle plus importante.

Et même si on est abandonné on retrouve tant bien que mal de quoi survivre : c'est déjà ça.

L'intrus a besoin d'une certaine paix interne et externe pour survivre, interne car il doit se sentir en sécurité, externe car il doit être en sécurité (relative). Cette situation de besoin continue tout au long de la vie. À strictement parler, l'enfance dite innocente et béate est, en effet, là où

¹ MD, PhD, psychiatre psychothérapeute FMH, Professeur adjoint à l'Université de Séoul (Hôpital de Bundang), membre de l'Institut de Psychanalyse Charles Baudouin, fondatrice et didacticienne de la Société Internationale de Psychanalyse Multidisciplinaire, ancienne Privat-Docteur et chargée de cours à l'Université de Genève.

² Physicien au CERN, membre de l'Institut de Psychanalyse Charles Baudouin, membre didacticien de la Société Internationale de Psychanalyse Multidisciplinaire.



l'individu a plus à craindre de l'environnement externe car il est livré au bon vouloir de la mère, et plus en général des parents, dans un état de parfaite impuissance.

On peut même dire que moins l'extérieur est sûr, plus l'intérieur compense avec la certitude rassurante de l'amour soi-disant inconditionnel des parents. Cela ne veut pas dire non plus que tous les parents sont maltraitants, mais plutôt que la condition d'enfant est par définition une condition à risque. L'enfant peut avoir une sensibilité très poussée, ou un caractère craintif, ou une santé imparfaite. Plus l'enfant est intelligent, au sens large, plus il va se rendre compte de l'instabilité de la vie et de sa vie en particulier. Il se rendra compte aussi que l'amour des parents n'est pas si inconditionnel et que pour l'avoir, il faut faire des choses, des sacrifices, des œuvres de bonne volonté.

Voilà l'intrus confronté avec le surmoi, désir/devoir de plaire aux parents.

En reprenant les Instances de Baudouin, on a la *persona* juste après le primitif. Dans cette conception du développement et de la dynamique psychique - développement comme un pas derrière l'autre, dynamique comme une danse - le masque social arrive à redimensionner les élans de l'enfant espiègle et spontané en le mettant dans le droit chemin de la règle sociale (Baudouin, 1950, Chap. 3 ; Betrisey, 2018).

Est-il bien vrai que la *persona* arrive si tôt dans la vie de chacun de nous ? C'est la pression de la bienséance sociale avant de la/le peur/désir de dé/plaire aux parents qui met un frein à l'énergie peu regardante de l'enfant et du primitif que nous avons été et qui nous habite encore ? (Carminati et Galli Carminati, 2018a).

On aurait envie de dire « peu importe », disons que nos parents avaient en tête les règles de comportement et les limites imposées par le groupe en nous éduquant dès notre première enfance. De manière directe ou en ricochet, la règle sociale, telle qu'ils l'avaient vécue et intégrée dans leur propre éducation et ensuite dans leur propre vie – ce qui ne coïncide pas forcément dans des temps de changements rapide – nous a bien formés et formatés pour nous rendre possible une vie sociale (Carminati et Galli Carminati, 2018b).

C'est pour cela que dans une étude précédente nous avons proposé d'échanger, dans les instances, la *persona*, beaucoup plus liée au masque social (« per sonare », c'est-à-dire résonner à travers, ce qui est la fonction des masques du théâtre grec) avec le surmoi, selon nous beaucoup plus précoce et en lien avec les imagos parentaux (Carminati et Galli Carminati, 2018c).

La *persona* pourrait suivre l'ombre, plutôt que la précéder, car c'est l'ombre qu'on cache derrière le masque social, le surmoi la générant dès les profondeurs de la trinité familiale.

La matrice familiale est une école d'obéissance, si on fait ce que veulent les parents on est un bon fils, sinon on est rapidement un enfant à problèmes dont le père parle peu et la mère parle trop.

L'intrus est encore jeune, il doit quitter l'intérieur de la maison des parents pour faire ses preuves à l'école, une autre matrice peu rassurante. Il y a là les copains, les instituteurs, les livres, les devoirs, bref, tout un arsenal de rencontres et aussi d'obstacles à surmonter. Il faut être assez bon à l'école et à la récré, devoirs souvent contradictoires entre *Carletto* (le 1^{er} de la classe antipathique) et *Pierino* (le cancre qui amuse bien les copains) : il y a le pour et le contre dans les deux situations, on a donc intérêt à se fondre dans la masse pour être un bon intrus pas trop gênant, pas trop bruyant, pas trop, en somme.



La matrice scolaire est une école de modération et de nivellement, d'adaptation sociale en somme.

L'expérience scolaire dure longtemps et couvre un arc d'années relativement long pour une vie humaine. Elle nous accompagne de la petite enfance à la jeunesse en passant par ce qu'on définit comme l'adolescence.

C'est peut-être ici que nous rencontrons la première émergence de « matrices multiples ». La complexité des relations entre famille et école et leur évolution dans le contexte socioculturelle sont en soi un argument de grande relevance. Nous assistons aussi à une multiplication des matrices avec la diffusion des « media sociaux ». Les « amis » de FB sont aussi une matrice et le fait qu'elle soit « dématérialisée » ne rend pas ses effets moins importants.

On pourrait aussi réfléchir au rôle d'une matrice (sous-groupe) comme intrus dans une autre matrice, mais cela pourrait être le sujet d'une autre contribution.

C'est souvent pendant l'adolescence qu'il y a la première crise de loyauté entre matrices, si on peut s'exprimer ainsi. L'intrus cherche à trouver une matrice autre que celle de la famille, autre que celle de l'école, et cela de manière bruyamment dérangeante ou subtilement critique, c'est selon la personnalité et la force vitale de l'intrus. Cela dépend aussi de la capacité acquise de trouver un équilibre entre l'importance de la matrice et le processus d'individuation de l'intrus, bien que, parfois, une attitude de compromis qui peut sembler « mûre » cache en effet un grand conformisme sans aucune prise de distance des matrices familiale et scolaire.

Aux termes des études, une nouvelle matrice, spécialement désirée et menaçante, se présente à l'intrus : le monde du travail. La profession que nous allons exercer au cours de notre vie n'est pas unique, au jour d'aujourd'hui il est très rare de faire le même travail tout au long de l'existence. Le travail, nous l'avons dit dans un ouvrage précédent (Galli Carminati et Carminati, 2018d) est symboliquement, quoiqu'on parle virilement d'arène, de compétition et d'autres éléments masculins, la mère nourricière et/ou « affamatrice », qui met à la faim. Nous reprenons un passage de notre chapitre dans *Le Petit Bonheur (op cit.)* :

« En fait je me suis rendu compte, avec une certaine surprise, que probablement, cette profondissime déstabilisation qui vient de la rupture avec la fameuse boîte-institution touche plutôt ce qui est non pas le lien de la loi, mais le lien de la frustration primaire : - Je ne vais plus te nourrir - qui est le lien avec la mère, réelle et ou fantasmée chez le tout-petit que nous restons à jamais dans notre inconscient. »

Le passage suivant, pas toujours dans le temps car on peut être en couple bien avant d'entrer dans la profession, le mariage, ou de façon plus moderne le vivre-ensemble, voit l'intrus chercher la matrice du couple et ensuite, souvent, de la nouvelle famille. C'est dans ce contexte que le rapport intrus-matrice devient plus complexe et parfois compliqué parce que l'autre veut voir en nous la matrice ce que nous-même cherchons en lui. Encore plus fortement les enfants, par définition, cherchent en nous la matrice... jusqu'à ce qu'avec l'adolescence, à leur tour, ce lien devienne plus tourmenté.

La conception et la naissance des enfants, ce sont les moments dans lesquels on est vraiment du côté de la matrice, c'est peut-être pour cette raison que le fait d'avoir des enfants soulève autant de réflexions, dans notre société où on a les moyens d'éviter la conception ou d'interrompre la grossesse. L'éternelle réflexion à propos du fait que les enfants sont bruyants, embêtants et chers, qu'ils ne donnent aucune satisfaction et qu'il est plus sage ne pas en avoir,



tout en ayant une certaine racine dans la réalité, montre surtout la difficulté à se lancer dans une situation de complexification de la vie, là où nous devons changer de rôle et devenir nous-même la matrice, celle qui accueille l'intrus. Nous acceptons donc la solitude du contenant qui n'a que le vide derrière soi, c'est-à-dire, au fond, rien que la mort.

Avec cette décision nous acceptons de faire un geste qui, fantasmatiquement, déclenche le mécanisme infernal du finir, ce qui est vrai de toute manière et bien au-delà de notre volonté et décision, avec ou sans enfants. Mais nous avons l'illusion que si ce mécanisme n'est pas déclenché par nous, le temps restera suspendu...

Ma foi, le temps passe et on arrive à ce moment désiré, ou craint, ou les deux, où nous sortons des enjeux de la vie dite active et commençons à diminuer notre activité, d'un jour à l'autre pour les personnes salariées ou plus progressivement dans le cas des professions libérales.

La retraite... combien on y a pensé (ou fait tout le possible pour ne pas y penser) sans jamais au fond arriver à s'en faire une idée précise... Nous la vivons comme un adieu à la vie active, et cet adieu change ses couleurs vers un adieu à la vie tout court. Il y a un télescopage du temps et il est difficile, vraiment très difficile, de trouver une perspective, pas à pas dans et vers le vieillissement. La tentation de vouloir finir avant que le temps nous finisse est formée et aveuglante : dès que l'idée surgit, on s'en défait en tournant les yeux au présent myope. On y passe tous, et pourtant les années de la vieillesse gérée avec souplesse sont longues et pleines de satisfaction et d'action. C'est le moment où nous avons la sensation de redevenir l'intrus... et même l'exclu de la matrice sociale. Nous n'avons plus les rênes de la société dans nos mains (ou mieux, l'illusion d'avoir les rênes de la société dans nos mains) et nous nous sentons devenir un poids. Le raisonnement apaisant que nous avons bien mérité nos droits sociaux reste un « raisonnement » difficilement perçu des profondeurs inconscientes.

Le mobbing peut nous donner le même vertige de perte de contrôle (Galli Carminati et Carminati 2018d). Après des décennies de position centrale dans le social, dans « notre » boîte, « notre » institution, nous voilà glisser lentement mais sans remède dans une position (très) périphérique.

Un patient nous racontait les fêtes de famille où on passait du côté gauche de la table avec bébés, nourrissons, poussettes et les jeunes parents, à un peu plus au centre, place des adolescents, des jeunes dans la fleur de l'âge, puis au centre de la table, moins jeunes parents, adultes dans la force de l'âge, pour glisser sur la droite, retraités encore très bien portants ; en allant décidément vers le côté droit de la table, nous y voilà grands-parents vieillissants, ensuite arrière-grands-parents très âgés, rolators et fauteuils roulants, pour enfin ne plus être à table du tout... c'était la parabole de la vie.

La vieillesse est une période très aléatoire et instable de la vie, l'adolescence en comparaison est un long fleuve tranquille. Nous ne savons rien ni de sa durée, ni des conditions de vie qui nous seront propres, c'est la grande question, de plus les divers paliers sont vraiment différents, on est une personne à 70 ans, une autre à 80, une autre à 90 et encore une autre, si jamais on y arrive, à 100... et plus (!)... avec des gradations dépendant d'une infinité de paramètres : la santé, celle des conjoints et des enfants, les lois qui règlent la gestion des soins et des caisses de retraite... enfin, tout en étant par définition fragiles et transitoires dans la vieillesse, nous le sommes encore plus.

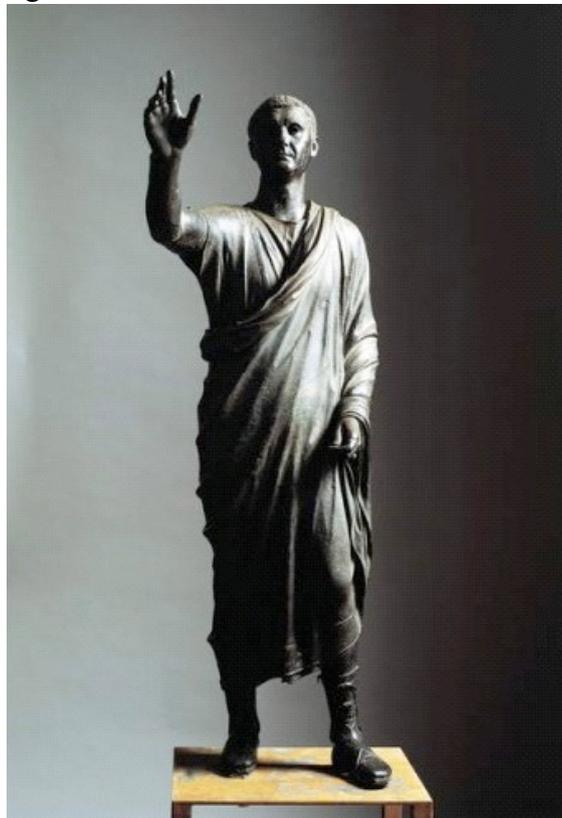
Nous devenons « un poids pour les autres » et on devrait avoir la décence de débarrasser le plancher... de choisir de mourir dans la dignité, c'est-à-dire vite et bien, hop loin. Cette pression



sur l'intrus est parfois directe, parfois sournoise, les maisons de retraite coûtent beaucoup et les biens qui auraient dû passer à la progéniture risquent de partir dans les frais de survie : c'est fâcheux. L'intrus est trop cher pour la matrice, l'ambiguïté du terme « cher » en fait toute la richesse.

Alors l'intrus, pris par un syndrome de Stockholm, pactise avec la matrice sociale, se dit serein face à la mort et, selon des « mécanismes complexes d'identification et de survie »³, décide de faire cadeau de ses derniers jours aux autres en s'en allant avec une jolie musique en sous-fond et un cocktail euthanasiant à effet (on l'espère) rapide.

Certes, il y a aussi de vieilles peaux qui n'en ont rien à faire de la « bonne » matrice sociale et qui - intrus je suis né, intrus je vais mourir, j'ai cassé les pieds à tout le monde toute ma vie, je ne vais pas m'en priver maintenant - tiennent bon, vont faire leurs courses pliés en deux, utilisent le rolator comme une arme urbaine, s'ils ne peuvent plus rester chez eux ils s'en fichent de faire payer une fortune d'EMS à la communauté (ou sont assez riches pour y arriver sans aide), n'ayant plus rien à perdre deviennent quasiment ingérables et terminent dans un tourbillon d'entêtements et tyrannies. Nous admirons ces résistants de la vie, même si parfois on aurait envie de les étrangler.



Statue d'orateur en bronze à la cire perdue (Arringatore), de Pila (Pérouse, Italie), 1^{er} siècle avant notre ère (Photo Par DEA / G. NIMATALLAH / De Agostini / Getty Images)

Nous parlions de cette opposition versus inclusion éternelle et cyclique entre intrus et matrice avec l'un des didacticiens de l'Institut Baudouin⁴. Nous discutons autour de cette alternance entre le rôle d'intrus disrupteur et celui de contenant homéostatique qui n'est pas sans rappeler

³ Voir par exemple https://fr.wikipedia.org/wiki/Syndrome_de_Stockholm

⁴ Institut International de Psychanalyse Charles Baudouin, <https://www.institut-baudouin.com>.



le contrepoint dialectique identifié par M. Klein (1946) entre la position schizo-paranoïde de l'intrus et celle dépressive de la matrice.

Nous étions en ce moment-là dans la période où se préparait notre divergence d'intrus – sinon une réelle séparation – de l'Institut « matriciel » qui nous avait formés en tant que psychanalystes.

Et au vu des origines de ce didacticien, nous avons évoqué la statue étrusque de l'orateur qui harangue la foule, en nous rappelant la critique d'Argan (2019) : « ...d'une dignité déjà romaine, mais envahie de toute l'inquiétude et la mélancolie de la culture étrusque. Le corps est légèrement penché en avant, les plis de la toge s'échappant dans la direction opposée, la silhouette ayant été tirée en arrière par une force mystérieuse ; et déjà il était sur le point de disparaître, avec ce regard et ce geste qui semblent dire adieu plutôt que d'exhorter, dans la région sombre du néant. » (Voir appendice).

Nous parlions aussi de l'Apollon de Veio avec ce même pas en avant, presque en déséquilibre précipité dans sa tentative si humaine de s'échapper du vide.



Comparaison de l'orateur et Apulu (Apollo of Veii), c.a. 510-500 BCE. Painted Etruscan terracotta. Museo Nazionale di Villa Giulia, Rome.

Nous avons longuement parlé, discuté et argumenté de notre besoin de partir pour créer une matrice psychanalytique ailleurs, avec les regrets d'intrus mal aimés qui décident de franchir le pas et de devenir cette solitaire matrice qui penche en avant pour fuir le néant.

Mais revenons à l'archétype... Ce qui est épouvantable dans le rôle de matrice est que, justement, derrière il n'y a que le néant. Mieux aurait valu, peut-être, rester un intrus mal aimé, se faire maltraiter, pactiser avec la matrice indifférente ou rejetante, sans jamais franchir le pas ?

Quand on devient matrice, nous savons qu'après c'est la mort et d'une manière ou d'une autre c'est fini. Tant mieux, aurait-on envie de dire, la vie continue, la roue tourne, c'est au fond et toujours une question de temps, mais pour arriver à dire cela, à faire des enfants par exemple, ou pour inventer des formations et des associations, qui tous nous rappellent, jour après jour



qu'eux grandissent et nous périssons, pour accepter la diminution des forces, pour pouvoir les ménager en aménageant la retraite, pour accepter de diminuer dans la vieillesse et de dépendre des autres, pour porter et supporter tout cela, le processus de deuil doit être entamé et parcouru, nous devons accepter notre propre mort, même en nous racontant des fables et en nous berçant de l'illusion consolatrice de notre éternité.

Il n'est pas interdit de rêver, au fond, si l'on sait que ce n'est qu'un rêve.

Appendice I

Il est intéressant de rapporter ici les commentaires de C.G. Argan sur cette statue.

Note 1.

L'etrusco, industriale o mercante che ha il senso concreto della vita pratica, si smarrisce davanti al vuoto della morte. Cerca di riempirlo con le immagini, le vuote forme di sé, delle cose del mondo; ma le medesime forme che si muovono e vivono nel contesto di relazioni infinite di cui è fatto il mondo, rimangono immobili e immutabili nello spazio vuoto dell'aldilà. Tutto è veduto dal punto di vista del morto, in una prospettiva rovesciata, con una "passione per la vita" che non può più essere soddisfatta e che non ammette scelte: non v'è più il bello e il brutto, il buono e il cattivo, tutto è egualmente pieno di significato. Le tare, i mali, le deformità sono pur sempre indizi di vita, segni concreti dell'esistere: oggetti di rimpianto, perfino, per colui su cui sovrasta l'insopportabile minaccia di non essere più.

L'Étrusque, industriel ou marchand qui a le sens concret de la vie pratique, se perd devant le vide de la mort. Essayez de le remplir d'images, de formes vides de soi, des choses du monde ; mais les mêmes formes qui bougent et vivent dans le contexte des relations infinies dont le monde est fait restent immuables, et immuables dans le vide de l'au-delà. Tout est vu du point de vue des morts, dans une perspective inversée, avec une "passion de la vie" qui ne peut plus être satisfaite et qui n'admet pas de choix : il n'y a plus le beau et le laid, le bien et le mauvais, tout est également significatif. L'ivraie, les maux, les difformités sont toujours des signes de vie, des signes concrets d'existence : des objets de regret, même pour celui sur qui l'insoutenable menace de ne plus être (Argan 2018, p 68)

Note 2.

La ritrattistica etrusca è la prima ritrattistica non celebrativa, commemorativa, interpretativa: perciò può dirsi veramente realistica. Non v'è ricerca psicologica, non v'è giudizio in questi ritratti: qualità e difetti sono ridotti al minimo comun denominatore dell'indizio vitale, della prova dell'esistere. Perciò l'arte etrusca, malgrado i suoi rapporti col classicismo, è nettamente anti-classica: per l'arte classica le sembianze mutano e la sostanza resta, per l'etrusca la sostanza non esiste più, le sembianze diventano sostanziali. Lo si vede in uno dei capolavori più tardi, la statua bronzea dell'arringatore: d'una dignità già romana, ma con tutta l'ansia e la malinconia dell'inoltrata cultura etrusca. Il corpo è leggermente proteso in avanti, le pieghe della toga sfuggono nella direzione opposta, come la figura fosse attirata all'indietro da una forza misteriosa; e già stesse per scomparire, con quello sguardo e quel gesto che sembrano di congedo più che di esortazione, nella buia regione del nulla. Della "passione per la vita", del senso concreto del valore delle cose sono documenti le forme piene di animazione che gli etruschi hanno dato alle suppellettili delle loro case, agli ornamenti delle loro persone: creando una ceramica d'alto livello, una oreficeria raffinata, preziosi arredi metallici, piccole sculture



bronze etc. Forse proprio nella civiltà etrusca l'arte è stata concepita per la prima volta come momento supremo, metafisico, della tecnica o del lavoro umano.

Le portrait étrusque est le premier portrait interprétatif non commémoratif : on peut donc dire qu'il est vraiment réaliste. Il n'y a pas de recherche psychologique, il n'y a pas de jugement dans ces portraits : les qualités et les défauts sont réduits au plus petit dénominateur commun du signe vital, de la preuve de l'existence. Par conséquent, l'art étrusque, malgré ses relations avec le classicisme, est clairement anti-classique : pour l'art classique l'apparence change et la substance reste, pour les Étrusques la substance n'existe plus, l'apparence devient substantielle. On peut le voir dans l'un des derniers chefs-d'œuvre, la statue en bronze du busard, d'une dignité déjà romaine, mais avec toute l'inquiétude et la mélancolie de la culture étrusque envahie. Le corps est légèrement penché en avant, les plis de la toge s'échappant dans la direction opposée, la silhouette ayant été tirée en arrière par une force mystérieuse ; et déjà il était sur le point de disparaître, avec ce regard et ce geste qui semblent partir plutôt que d'exhorter, dans la région sombre du néant. Les documents de la "passion de la vie", du sens concret de la valeur des choses, sont les formes complètes d'animation que les Étrusques ont données au mobilier de leur maison, aux ornements de leur peuple : créer une céramique de haut niveau, une orfèvrerie raffinée, mobilier en métal précieux, petites sculptures en bronze, etc. C'est peut-être précisément dans la civilisation étrusque que l'art a été conçu pour la première fois comme un moment métaphysique suprême de la technologie ou du travail humain (Argan, 2018, p 69).

A propos de la phrase « Il n'y a pas de recherche psychologique, il n'y a pas de jugement dans ces portraits », il nous semble que s'il n'y a pas de jugement, néanmoins la profondeur du regard vide ne peut être rendue sans une aussi profonde étude psychologique. Cette étude psychologique, si elle ne concerne pas le sujet, touche à la condition humaine de finitude.

Références

- Argan C. G., 2018. *Storia dell'Arte Italiana*. <https://giovannipediconeart.altervista.org/wp-content/uploads/2018/10/Argan-Storia-dellarte-italiana.pdf>, lu la dernière fois le 13 mai 2019.
- Baudouin C., 1950. *De l'Instinct à l'Esprit. Précis de psychologie analytique*. Paris, Imago Edition.
- Betrissey J.-C., 2018. Les sept instances de la psychanalyse. *Cahiers de la SIPsyM* ; 10. <http://www.sipsym.com/index.php/les-cahiers-de-la-sipsym>, lu la dernière fois le 12 mai 2019.
- Galli Carminati G., Carminati F., 2018a. Réflexions entre amis autour d'une bonne table. *Cahiers de la SIPsyM* ; 1. <http://www.sipsym.com/index.php/les-cahiers-de-la-sipsym>, lu la dernière fois le 12 mai 2019.
- Galli Carminati G., Carminati F., 2018b. Les chemins de maraude d'une formation groupale. *Cahiers de la SIPsyM* ; 8. <http://www.sipsym.com/index.php/les-cahiers-de-la-sipsym>, lu la dernière fois le 12 mai 2019.
- Galli Carminati G., Carminati F., 2018c. A propos du dépassement de la symbiose mère-enfant chez l'adulte : discussion autour du tabou de l'endothérapie. *Cahiers de la SIPsyM* ; 9.



*Les cahiers de la
SIPsyM N° 16*

<http://www.sipsym.com/index.php/les-cahiers-de-la-sipsym>, lu la dernière fois le 12 mai 2019.

Galli Carminati G., Carminati F., 2018d. Mobbing et imago maternelle, une réflexion à deux cerveaux. Digression très libre sur des situations thérapeutiques. In Galli Carminati G., Struchen M., Subirade Jacopit V., Carminati F. (eds.). *Le Petit Bonheur, Transhumances Psychiques*, Giugi's Editions, p. 419.

Klein M., 1946. Notes sur quelques mécanismes schizoïdes (1964), in Klein M, [Heimann P](#), [Isaacs A](#), *Développements de la psychanalyse*, Éd. Presses Universitaires de France, coll. « Quadrige Grands textes », 2009.